

PRÉSENTATION

Quand les autochtones expriment leur dépossession...

Basma El Omari

Volume 33, numéro 3, 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082417ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1082417ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

El Omari, B. (2003). PRÉSENTATION : quand les autochtones expriment leur dépossession.... *Recherches amérindiennes au Québec*, 33(3), 3-4.
<https://doi.org/10.7202/1082417ar>



**Basma El
Omari**

Université de
Birzeit,
Palestine
(territoires occupés)

recherches
amérindiennes
au québec

Vol. XXXIII, N° 3, 2003

PRÉSENTATION Quand les autochtones expriment leur dépossession...

*Remember them
think of those ones
that were here before,
remember*

(Wendy Rose, *What my Father Said*)

DÉPOSSÉDÉS DE LEURS TERRES, de leur culture, et possédés dans leurs âmes, tel est l'état des Amérindiens. Amérindiens ou autochtones, autochtones ou Indiens, Indiens ou Premiers Peuples ou encore Premières Nations? Avec ou sans numéro de bande, dans ou hors réserve? Avec ou sans majuscule, adjectif ou nom; nom ou identité ou ce qui la nie, la dénie, l'oblitére et l'efface sous une série de noms et d'adjectifs qui qualifient qui ou quoi? Mais surtout, comment se nomment-ils eux-mêmes? Doivent-ils choisir un nom, un mot, un substantif vide de sa substance pour désigner celui qui a perdu son nom ou encore exprimer la perte de ce nom? À défaut de nom, le mot surgit avec tous ses dérivés pour ne découvrir, ne dévoiler que la perte du sens, le sens premier. Encore une fois, quel nom se donnent-ils à eux-mêmes? Sylvie Paré l'a bien écrit: « La vraie dépossession c'est attendre que les autres nous définissent. »

À l'aube de ce XXI^e siècle, beaucoup de peuples se laissent ou sont obligés de se laisser définir, nommer, par les autres, comme avant eux d'autres peuples ont été spoliés de leur terre, de leur nom et de leur histoire afin que d'autres puissent exister, inventer une nouvelle histoire et définir le monde.

La dépossession est d'abord territoriale. Et de cette dépossession de la terre il s'ensuit un démantèlement d'une

culture, une mise en oubli d'une histoire et d'une mémoire collectives: tel est le projet colonial qui dure et perdure depuis des siècles. C'est ce qu'on appelle éliminer un peuple, le tuer vivant afin qu'il assiste, génération après génération, à sa propre disparition, à sa propre absence, ou qu'il accepte d'être l'éternel colonisé.

L'enjeu principal de ce numéro est donc de lire et faire lire ce qu'expriment les autochtones concernant leur propre dépossession territoriale, culturelle et identitaire. Il s'agit de savoir comment l'autochtone retrace ou réinscrit sa dépossession afin d'affronter la menace quotidienne de sa disparition par le désir incessant de raconter sa propre histoire.

La question de la dépossession a toujours été étudiée d'un point de vue historique et anthropologique mais rarement ou presque jamais dans une perspective esthétique. Ainsi, l'art et l'écriture peuvent exprimer ce qui est autrement inexprimable; ils peuvent fournir une nouvelle matière afin d'étudier les dimensions culturelles, historiques et politiques de la dépossession et souligner la voix des peuples dépouillés de leur terre.

Cela ne veut surtout pas dire que la production artistique et littéraire des autochtones se limite seulement à cette question de la dépossession et en est prisonnière, mais souligne que cette problématique est inévitable à la lecture de toute œuvre autochtone. On ne peut négliger le contexte historique, politique, sociologique et économique dans lequel vit et souffre ce peuple pour dire qu'il ne faut surtout pas réduire l'esthétique à ces questions qui appartiennent à d'autres

champs d'étude. La dépossession des autochtones n'appartient pas à l'histoire lointaine, elle se pratique tous les jours et à chaque instant, avec chaque suicide commis, avec chaque parcelle de terre expropriée pour investir dans l'économie colonialiste et l'enrichir davantage. Elle est vivante dans chaque souffle, dans chaque langue étouffée dans des mémoires lointaines, chaque ligne tracée par un artiste ou par un écrivain. Tout en étant un obstacle à l'épanouissement et à l'évolution des champs artistiques, elle constitue un terrain important dans lequel l'artiste ou l'écrivain creuse pour créer de nouveaux espaces, de nouveaux lieux d'expression qui lui permettent de reconstituer un nom, de ne pas « se laisser définir » par les autres. Ces œuvres ne doivent certainement pas être lues ou vues pour vérifier des faits historiques ou pour constituer un panorama d'une certaine société. Au contraire, l'art et l'écriture deviennent ici un refuge, un nouvel espace pour abriter des souvenirs contre la perte de la mémoire, pour ériger des ruines qui n'ont plus de lieu.

Malgré ses limites, liées en bonne partie à la rareté du sujet et au nombre restreint de participants, ce dossier présente différents parcours personnels et collectifs de recherche et de reconstitution d'une mémoire, des voix racontant différentes expériences comme celles des Cherokees, des Okanagans, des Innus et des Wendats. Mais le plus important c'est qu'à la lecture de ce dossier nous aurons l'occasion, peut-être pour la première fois, de découvrir l'existence d'une richesse étouffée, marginalisée ou complètement ignorée certainement à dessein¹. Nous y lirons également des questions importantes soulevées par plusieurs auteurs sur la place des artistes et des écrivains au Québec, la difficulté de publier ou d'exposer des œuvres, la réception, absente ou déformée, de ces œuvres, l'absence de travaux académiques et de cours universitaires portant sur les productions littéraires et artistiques de ces peuples.

Ce numéro n'est qu'une introduction, un essai d'ouverture non seulement à la question de la dépossession mais aussi à son expression, pour encourager les lecteurs à découvrir ces œuvres et surtout à réfléchir à la question. Je souhaite vivement que d'autres prennent l'initiative d'aller plus loin et d'approfondir davantage cette question épineuse de la dépossession dans la vie des autochtones, dans leur production littéraire et artistique.

Basma El Omari
Université de Birzeit,
Palestine (territoires occupés)

Note

1. Rappelons cependant ici qu'en 1991, la revue *Liberté* a publié un dossier spécial intitulé « Liberté aux Indiens », dirigé par Pierre Turgeon. Ce fut la première et peut-être la seule fois où les autochtones – écrivains, poètes, artistes, activistes ou journalistes – ont pris la parole (peut-être faut-il dire « où on leur a donné la parole » !) pour s'exprimer, surtout après les événements d'Okta. En 2000, un autre dossier dirigé par Alice Cerdan sur l'art et les artistes autochtones fut publié dans la revue québécoise *Spirale* : « Amérindiens et métis : art et politique ».

Remerciements

Je tiens à remercier la revue *Recherches amérindiennes au Québec* d'avoir accepté de publier ce dossier et d'ouvrir ses pages à des sujets portant sur l'art et l'écriture. Je remercie également Nadia Kajjou qui a participé aux premières étapes de la réalisation de ce numéro. Ce projet a bénéficié du support de l'équipe de recherche « Le Soi et l'autre » (CRSH) et du CELAT (Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions) à l'UQAM.